

André Martel, pataphysique des matériaux L'œuvre intégrale

Par **GUILLAUME LECAPLAIN**

«**P**ar le paralloïdre des çorfes, / Bralançant les rétriccences des tamériaux, / Les cimentectes ont babellisé les lapincags / Les génieurs ont travelardé les honts, septlieubotté les valles, herculaugiacé les vafles.» Nous sommes en 1951 et ces mots sont l'acte de naissance d'une langue nouvelle. Faite d'inversions de lettres, de collages, de mots-valises et autres aphérèses, elle semble constituée de morceaux éparpillés de paroles, qu'un mosaïste du langage aurait réassemblés selon sa fantaisie. Le mosaïste, c'est André Martel. «Çuilà / Issait çaquiveut, / Issait ousquiva.» Martel a deux vies ; la première commence à sa naissance, en 1893 à Toulon. A la sortie de son adolescence, il part au front de la Grande Guerre. En 1915, l'explosion d'une mine le blesse sérieusement. Traumatisé, le jeune homme est réformé et interné. Revenu à Toulon, il devient professeur de français, se marie, a un fils. Il mène alors une existence de poète du dimanche. C'est la Seconde Guerre mondiale qui met fin au tableau : le conflit rouvre la blessure psychologique de la Première. Martel est mis à la retraite de l'enseignement. En 1949, il compose un premier poème dans son jargon. Puis un deuxième. Bientôt, il a réuni assez de textes pour publier un recueil.

C'est ici que s'ouvre la seconde existence du Toulonnais. André Martel a presque 60 ans quand paraît *le Paralloïdre des çorfes*, son premier livre écrit dans la langue qu'il a inventée et qui prendra ce nom de «paralloïdre». Pour lui, désormais, le français n'est plus qu'un matériau à détourner. Il quitte Toulon, sa famille, rejoint Paris. Là, son recueil aiguise la curiosité de Jean Dubuffet ; ce dernier y reconnaît sans doute une parenté avec ce qu'il a conceptualisé sous le nom d'art brut. Il se rapproche de Martel, l'emploie comme secrétaire. Ensemble, ils vont publier deux livres : *la Djingines du Théophélès* (1954) et *le Mirivis des Naturgies* (1963). C'est également par Dubuffet que Martel entre au Collège de 'Pataphysique. L'inventeur du paralloïdre meurt en 1976.

Pour la première fois, l'œuvre de cet auteur oublié est réunie en un seul volume – et saluons le travail de Brice Liaud qui a dû établir les textes dans une langue qui ne comporte ni Robert ni Bescherelle. Cependant, observe-t-il dans sa préface, «*le paralloïdre, aussi novateur qu'il le présente, prend tout de même le français pour base et en respecte la syntaxe*». Quant aux thèmes des poèmes, ils puisent dans l'émotion, l'amour – au prix d'un lyrisme un peu convenu. Liaud en convient : «*Une traduction du paralloïdre en français serait aussi décevante qu'inutile*.» Reste la force d'un geste inédit – et solitaire – qui impressionne par sa constance et met sous un jour nouveau l'usage de notre bonne vieille langue : car plus que la proposition d'un nouvel idiome, c'est bien des pistes encore inconnues pour l'ancien qu'il propose d'ouvrir. Dans un texte de 1955, Martel le revendique : au français asséché par ses ingrédients routiniers, «*il lui-aporté du brifteck sanguier, du panécroustil, du fromage, du bopinard*». ♦

ANDRÉ MARTEL ŒUVRE PARALLOÏDRE

Textes réunis et présentés par Brice Liaud.

On verra bien, 428 pp., 22 €.